

I. Préliminaires sur l'éducation¹ Attractions et jouissances

Le géniteur désavoué

Les philosophes sont si confus de leurs théories d'éducation, qu'un de leurs plus fameux oracles, J.-J. Rousseau, n'a pas osé élever ses propres enfants, de peur de réussir comme Sénèque et Condillac, dont le premier, avec sa sublimité morale, parvint à former Néron, et le second, avec sa profonde métaphysique, ne forma qu'un oison². La nature, en donnant aux philosophes de pareils soufflets, prouve assez quelle confiance on doit avoir à leurs lumières.

Les théories d'éducation philosophique reposent sur les soins du père et de l'instituteur payé. L'enfant, réduit à ces [], court les risques :

1° De manquer d'éducation par la mort ou l'indigence du père, par son insouciance ou son impéritie ; d'être abandonné à lui-même, livré à des tuteurs ou des mercenaires occupés souvent à le spolier et le flagorner plus qu'à l'éduquer ;

1. Sous le titre : «Éducation naturelle», inséré au chapitre v des *Manuscrits* publiés en 1851 (t. I, p. 111), exposant la «Formation d'une phalange d'attraction» qui se réfère aux «cahiers Tibur, 251-126-72 et 35» de la «cote supplémentaire». Cette cote a été rangée ultérieurement dans la cote 10, cahier 34, couleur bois, selon la classification d'Émile

Poulat. Actuellement, cote 10 AS 11, dossiers 3 et 7.
2. Fourier confond certainement l'enfant de Parme, Ferdinand (1751-1802) dont Condillac fut le précepteur, prince éclairé, célèbre pour sa résistance courageuse à Rome, et Ferdinand IV (1751-1825), le lamentable roi de Naples, ignorant, cruel et incapable.

2° D'être excité à divers penchants vicieux par suite de l'usage où est tout homme, père ou tuteur, d'admirer ses défauts ou ses opinions, et de les inculquer à celui sur qui il a quelque influence ;

3° D'être détourné du but auquel la nature le destine, parce que chaque père condamne l'inclination la plus louable si elle s'éloigne de ses vues. Il entraîne ses enfants dans des professions incompatibles avec leur naturel, ce qui les conduit fréquemment à leur ruine, après les avoir fait languir dans la médiocrité. C'est ainsi que le père de Franklin voulait réduire son fils à être ouvrier d'imprimerie, et le père de Métastase voulait élever le sien à être portier d'allée. Telle est la manie commune à tous les pères, manie qui a produit dans l'Inde le système des castes si évidemment contraire au vœu de la nature (les castes sont caractères de Patriarchat et non de Barbarie) ;

4° L'enfant risque d'être abruti, hébété par les mauvais traitements qui résultent d'une injustice commune à tous les pères et mères ; ils dédaignent et persécutent celui de leurs enfants qui s'éloigne le plus de leurs penchants. Or, il doit se trouver de tels enfants dans toutes les familles, parce que Dieu, pour opérer le croisement passionnel et la dispersion des enfants d'un même père dans diverses séries, donne des inclinations opposées aux enfants sortis d'une même souche.

L'enfant, livré aux soins du père ou de l'instituteur, est exposé à mille autres dangers, d'où il suit que ni le père, ni les instituteurs ne peuvent remplir les vues de la nature en matière d'éducation, même en supposant que l'enfant reçoive tous les soins imaginables, soins dont la majeure partie des enfants est privée par la mort, l'indigence, l'insouciance, l'impéritie ou les vices des pères.

Les vrais éducateurs

Passons à la méthode d'éducation de l'ordre combiné. – Le problème est de conduire tout enfant à 3 buts : la vigueur, la dextérité et l'instruction ; de l'y conduire sans l'asservir aux volontés des pères ni des instituteurs, et en lui laissant la plus absolue liberté.

La solution de ce problème sera la même que je donne pour tous les autres. Tout repose sur l'influence des Séries de Groupes. Cet appui ne peut jamais manquer à tout enfant riche ou pauvre. Qu'il soit orphelin, dépourvu de parents et d'amis, n'importe à son éducation, il se trouvera toujours à l'âge de 15 ans (si Dieu lui prête vie) rempli de santé, de dextérité et de connaissances pratiques sur les diverses branches de l'agriculture, des sciences et des arts. Il aura en outre une petite fortune acquise sur les épargnes de ses bénéfiques, car l'enfant, dans l'ordre combiné, ne peut consommer autant qu'il produit.

Tant que l'enfant n'est pas en état de marcher seul, la Phalange où il est né le fait soigner à ses frais en cas qu'il soit privé de parents ou de fortune. Dès qu'il peut marcher, on l'abandonne à la nature et à l'attraction. On ne lui conseille ni vice ni vertu, ni travail ni études ; on le laisse aller où il lui plaît, sauf à lui à s'y faire admettre. La théorie d'éducation de l'ordre combiné consiste plutôt à refuser le travail qu'à le provoquer ; car l'état des choses entraîne l'enfant au travail dès sa plus tendre jeunesse.

Analysons les impulsions qui entraînent communément l'enfant au travail ; on verra que ces impulsions lui naissent en tout sens dans l'ordre combiné.

Il n'y a point d'enfants paresseux, même en Civilisation. Tous sont des travailleurs infatigables quand la fantaisie leur en prend. Voyez-les dans leurs nobles expéditions qu'ils appellent des farces, quand ils vont casser des vitres, tirer des sonnettes, démolir un mur,

arracher des palissades, etc. Ils travaillent comme des maniaques. Eh ! quel est celui qui s'y porte avec le plus d'ardeur ? C'est le plus petit, tout fier d'être admis à faire des farces avec de plus grands que lui. En pareil cas, ces diabolotins bravent les frimats et les fatigues, et les dangers (ce qui serait un supplice s'il était ordonné par le père) pour travailler, car cette prétendue farce est un véritable travail. Elle ne produit aucun plaisir sensuel ; loin de là, ils risquent des coups de toute espèce, soit de la part de ceux qui les prennent sur le fait, soit de la part des pédants à qui l'on va porter plainte ; mais l'attraction les poussait, et quand elle suscite un groupe d'enfants, elle en fait des travailleurs beaucoup plus ardents que les hommes âgés, et leur ardeur est aussi grande pour édifier que pour détruire. On les voit souvent faire des efforts prodigieux pour élever une digue de cailloux en travers d'un ruisseau, et construire un petit moulin de bois à l'extrémité de la digue. Bref, il faut présenter aux enfants des travaux qui excitent en eux l'attraction (c'est-à-dire jouissance du corps et de l'âme, ou bien deux jouissances de l'âme réunie. Voyez les articles Composition, Progression, Oscillation), alors ils iront aux ateliers, aux études, avec le même zèle qu'ils mettent aujourd'hui pour les parties qu'ils nomment des farces, et dans lesquelles ils ont divers véhicules :

L'idée de se signaler et l'admiration de leur propre ouvrage ;

Une amitié collective, un dévouement pour l'honneur de la coterie enfantine ;

Fierté chez les plus grands de diriger les petits, et chez ceux-ci de s'associer aux grands.

À ces véhicules, déjà suffisants pour mettre l'enfant en attraction industrielle, il s'en joindra une infinité d'autres bien plus puissants et qui ne peuvent naître que dans l'ordre combiné. Il trouvera tous ces

motifs d'ardeur dans chaque groupe qu'il fréquentera. Voilà pourquoi il n'y aura pas d'autre théorie d'éducation que d'abandonner l'enfant à la nature et aux groupes, dès qu'il pourra marcher et se rendre aux petits ateliers et autres lieux où se rendent les groupes de bambins, surveillés par quelques patriarches ou serviteurs qui ne leur donnent aucun ordre. L'émulation suffit pour tout diriger. Comme elle dépend principalement de l'influence des chœurs l'un sur l'autre, il convient d'expliquer la hiérarchie qui existe entre eux.

Puissances et vertus des groupes

Les chœurs de l'enfance sont :

- 1° Les bambins âgés d'environ.....2 ans à 4 ans
- 2° Les néophytes.....4 – à 6 –
- 3° Les adeptes.....5 – à 8 –
- 4° Les lycéens.....8 – à 11 –
- 5° Les chevaliers, écuyers.....11 – à 14 –
- 6° Les athlètes, gymnasiens.....14 – à 17–

Chaque chœur est divisé en 2 quadrilles, un de garçons, un de filles.

Chaque chœur a sur les chœurs inférieurs une grande influence d'opinion. Les Gymnasiens entraînent les Écuyers, les Néophytes entraînent les Bambins, comme un bataillon de grenadiers entraîne un bataillon de fusiliers. Il s'agit donc de séduire seulement le chœur des (athlètes) gymnasiens pour entraîner tous les autres. C'est pourquoi l'on accorde aux Athlètes les plus grandes prérogatives et même des grades supérieurs. À la petite parade d'été, qui se fait à cinq heures du matin, au moment où la masse du groupe est prête à partir, les manœuvres sont commandées par des Athlètes, et ils ont le commande-

ment dans toute cérémonie de petite étiquette comme la parade du matin. Ces faveurs accordées à des enfants sont une sûre politique qui a double but :

1° Exalter les deux quadrilles des Athlètes et les habituer aux fatigues qu'ils affectent de braver, et les distraire à force d'occupations pénibles de l'amour dont ils atteignent l'âge ;

2° Entraîner les chœurs inférieurs qui ne refusent jamais d'agir avec les Athlètes, et qui ambitionnent de partager leurs travaux.

L'Athlète, fille ou garçon, lorsqu'il devient amoureux, est retenu par la crainte de perdre toutes ses dignités, qui lui échappent lorsqu'il entre au chœur des Adolescents, qui est le plus jeune des neuf chœurs amoureux. Ce passage se fait sans éclat et sans prendre le grade de bachelier. Au contraire, il est d'usage qu'un Athlète cache quelque temps son amour et soit retenu par le regret de perdre ses grades, et par l'esprit de corps qui s'oppose à tout penchant amoureux. (Le jour où un Athlète, garçon ou fille, passe au chœur des Adolescents, est une journée de honte pour le déserteur.)

Les chœurs de l'enfance ont chacun leurs prérogatives. Après les Athlètes viennent les Écuyers, qui jouissent déjà d'un grand relief, car ils ont le privilège de monter les petits chevaux et de fournir à la grande parade un peloton de petite cavalerie. D'autres privilèges donnent aux Écuyers une grande importance aux yeux des Lycéens qui composent le quatrième chœur et qui n'ont pas encore le droit de monter sur les petits chevaux : du moins n'y montent-ils que furtivement et par la protection d'un écuyer ou d'une écuyère.

Les Lycéens ont également leurs prérogatives, qui leur donnent un grand lustre aux yeux du chœur des Adeptes. Ceux-ci sont les plus jeunes qu'on admette

aux manœuvres de la grande parade, ce qui les rend très-recommandables devant le chœur des Néophytes, et les petits Néophytes âgés de 4 à 6 ans sont regardés comme de très-hauts personnages par le chœur des Bambins, car un Néophyte est pleinement libre, et un Bambin, dans plusieurs cas, est soumis à l'autorité des femmes, des Patriarches et des serviteurs, tandis qu'un Néophyte n'est soumis qu'aux statuts de discipline qui n'ont rien d'arbitraire et qui régissent les chœurs de l'enfance. Quant aux neuf chœurs amoureux, il ne règne dans leurs relations que des usages et non des statuts.

L'unique autorité

Le code de discipline détermine les attributions de chaque chœur, et la subordination qui doit régner entre eux. Par exemple, un atelier de menuiserie peut contenir des enfants des 6 chœurs ; mais le Bambin n'a pas le droit d'en toucher quelques-uns, comme les haches. Un Adepté peut enjoindre un Néophyte de quitter la hache ; si celui-ci s'y refuse, il sera traduit devant la cour des Patriarches par un héraut du chœur des Adeptes. Les Patriarches des deux sexes tiennent périodiquement des sessions pour juger ces petits délits des enfants contre la discipline. Cette juridiction sur les enfants amusera les Patriarches, dont l'équité n'est pas douteuse en pareil cas, tandis que celle d'un père ou d'un pédant est arbitraire et indispose l'enfant sans le corriger. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils ne pourront ni faire châtier, ni faire détenir les enfants ; on aura recours qu'aux flétrissures. Par exemple, si un enfant est convaincu d'avoir dit un mensonge grave en affaire industrielle, la cour pourra le condamner à paraître quelque part avec un attribut de civilisé, comme un chapeau à cornes. L'enfant, paraissant avec cette coiffure, recevra le

sobriquet de petit civilisé, c'est-à-dire de petit menteur, car ces deux mots sont synonymes dans l'ordre combiné.

L'autorité hiérarchique et l'émulation s'établissent parmi les quadrilles féminins comme parmi les quadrilles masculins. On tient compte à un postulant de ses fautes connues. Exemple : la néophyte Caroline, âgée de 6 ans, veut changer de quadrille et se présente comme candidat à une séance du quadrille féminin des Adeptes âgés d'environ 6 à 8 ans. Ce quadrille nomme d'office un avocat qui retrace les fautes de Caroline. On rappelle que récemment Caroline a par maladresse brisé un vase précieux, faute qui la rapproche des Bambins plus que des Adeptes. On reproche à Caroline d'avoir manqué la mesure dans telle figure de ballet. On observe qu'elle a voulu marcotter des œilletons qui n'ont pas réussi. Ensuite un défenseur fait connaître les titres dont s'appuie Caroline pour l'admission, et si le résultat des opinions lui est défavorable, la présidente de quadrille lui expose son insuffisance, et la renvoie à la prochaine séance.

Cette disgrâce excite l'émulation de Caroline, parce que les remontrances viennent d'enfants, ses semblables à deux ans près. Les reproches sont confirmés par les railleries sans appel des compagnes de Caroline. Mais si vous faites adresser aux enfants des réprimandes les plus fondées et les plus modérées par un supérieur au-dessus de leur âge, ils n'en tiendront compte et prendront en aversion celui qui les leur adresse, ainsi qu'il arrive toujours en Civilisation.

Les décisions d'un quadrille de l'enfance peuvent être infirmées, s'il y a lieu, par l'Aréopage composé des officières des chœurs 14, 15, 16. Il connaît des débats entre quadrilles et groupes d'enfants. Les patriarches connaissent des affaires individuelles ; mais si un enfant est refusé par un quadrille, ce ne seront pas les Clabauderies du père et de la mère qui

feront infirmer la décision, chacun sachant fort bien que les pères et mères sont des juges très-aveugles et très-incompétents sur le mérite de leurs enfants.

L'Aréopage connaît, en qualité d'arbitre seulement, des difficultés qui peuvent s'élever entre les chœurs, quadrilles, groupes et sectes au-dessus de la puberté. Il intervient pour les terminer, mais sans autorité ; il n'en a qu'à l'égard des chœurs au-dessous de la puberté.

Récompenses entraînant

Chacun des chœurs de l'enfance astreint ses récipiendaires à divers examens et conditions. Un Bambin, postulant pour entrer aux Néophytes, doit savoir remplir quelques fonctions de parade, comme de faire jouer de petites cimbales. Si c'est une fille, elle doit faire preuve d'aptitude à quelques travaux minutieux, comme de nettoyer un espalier de ses insectes. Comme on ne gêne pas les enfants dans leurs goûts, leurs preuves d'habileté ne portent pas spécialement sur aucun travail. Il suffit qu'ils se montrent capables de 3 ou 4 entre plusieurs, et qu'ils soient parvenus au grade de bacheliers dans ces travaux qu'ils affectionnent. Alors ils sont reçus et investis de tous les privilèges attribués aux chœurs où ils entrent. Hier Hylas n'était qu'un Bambin subordonné aux Néophytes dans les ateliers. Aujourd'hui Hylas est proclamé Néophyte à la parade. Il entre dans un atelier de menuiserie, décoré d'un panache de néophyte il touche les petits rabots, les petites scies, de pleine autorité, et peut les interdire aux Bambins. Ceux-ci raisonnent entre eux sur l'avancement d'Hylas ; ils reconnaissent que c'était le plus adroit de tous les bambins. Quelques-uns conçoivent le projet d'entrer à leur tour dans les Néophytes ; mais il faut faire preuve d'adresse, et l'on conçoit que ces petites ambi-

tions de s'élever de chœur en chœur ont une autre influence que les palettes de cuir de nos maîtres d'école.

Il suffit de ce peu de détails pour faire concevoir que les chœurs des enfants s'entraînent l'un par l'autre. Il faut si peu de chose pour transformer les enfants en Séides. Au siège de Lyon l'on forma des compagnies de jeunes chasseurs dont plusieurs avaient à peine douze ans. Ils s'enrôlaient par l'appât d'avoir une épaulette, et c'étaient les plus audacieux au feu. J'en ai entendu plus d'un dire avant de s'enrôler : Aurai-je l'épaulette ? – Oui. – Eh bien, va ! – S'il ne faut qu'un chétif ornement, qu'un flocon de laine pour entraîner un enfant à la mort, combien sera-t-il plus facile d'entraîner un enfant dans des groupes organisés de manière à flatter ses goûts et son amour-propre. Il est donc facile de concevoir que la théorie d'éducation se bornera à refuser le travail à l'enfant, en lui accordant seulement l'entrée des ateliers. Dès qu'il pourra marcher, il s'y portera ; en suivant les groupes de ses semblables, en les voyant travailler, il voudra s'entremettre avec eux ; mais il sera arrêté par un Néophyte qui lui reprochera sa maladresse. « On ne travaille pas avec des petits maladroits comme vous » lui dira-t-il. Pour céder à ses pleurs, on lui assignera quelques petites fonctions à la sollicitation du patriarche surveillant, et on l'initiera petit à petit. S'il réussit mal, on le bernerá ; fût-il fils d'un prince, il sera ridiculisé par les enfants de 4 ans. C'est la seule correction que l'enfant veuille admettre, la seule qui ait de l'influence sur lui. Au reste, il faudra connaître plus amplement les relations de l'ordre combiné et la disposition des ateliers pour concevoir comment ils entraîneront l'enfant au travail, comment il ne pourra exister aucun enfant paresseux, parce que chaque enfant ayant la manie de fureter partout, et trouvant en outre les petits ins-

truments et la compagnie des petits enfants initiés à l'industrie, il est impossible qu'il ne prenne pas parti dans quelques ateliers. S'il parvenait à 3 ans sans être reçu bachelier de quelque petit groupe, ses semblables le surnommèrent bachelier de l'ânerie, et le ridicule opérerait là où l'attraction n'a pas opéré ; mais l'attraction seule suffira, et je le démontrerai dans un plus ample mémoire sur cette matière.

La rébellion annonciatrice de l'ordre

Quant à présent, c'est en vain que vous rassembleriez les plus habiles précepteurs pour atteindre les 3 résultats de l'éducation naturelle, la vigueur, la dextérité et l'instruction pratique. En vain mettez-vous à côté de l'enfant Locke et Condillac pour lui enseigner que les idées naissent des sensations, ou que les sensations naissent des idées, l'enfant ne peut écouter et aimer que les groupes et séries de groupes qu'il ne trouve pas dans les palais des rois. La nature veut qu'il varie ses occupations d'heure en heure, et qu'il parcoure une dizaine de groupes dans le cours de sa journée, sans y trouver d'autres maîtres que ses semblables. C'est pour convenir à cet ordre de choses que la nature donne aux enfants tant de rébellion aux volontés des pères et des instituteurs, tant de contradiction avec les penchants de ses pères.

J'ai dit que les contrastes d'inclination seront bientôt reconnus pour suprême sagesse. En effet, si un puissant souverain se passionne pour l'état de forgeron, qu'en résultera-t-il dans l'ordre combiné ? qu'il développera cette passion dès l'âge de 3 à 4 ans, en se fixant aux ateliers de charronage ou de serrurerie de la Phalange. Son habileté dans ce genre l'entraînera à d'autres ateliers de charpente et de menuiserie, auxquels s'applique le travail du forgeron. Des ateliers de charronage il se trouvera entraîné

dans ceux de sellerie, de peinture et de mécanique, qui ont des rapports avec le travail du carrossier ; puis d'atelier en atelier, d'attraction en attraction, il aura parcouru, à 15 ans, tous les travaux de fabrique et de culture qui sont réunis dans la Phalange ; il aura acquis des notions pratiques sur toutes choses, de la dextérité et de la vigueur ; il sera en état de gagner s'il est pauvre, de commander s'il est riche. Alors, qu'importe qu'il ait commencé sa carrière industrielle par la forge ou la corroyerie, puisque toutes sont en rapport et que la connaissance de l'une conduit l'enfant à l'étude des autres, et à parcourir le cercle des travaux agricoles et manufacturiers, des sciences et des arts.

Au surplus, toute explication sur ce sujet est prématurée, et l'on ne pourra pas se figurer que l'enfant éprouve aucune attraction industrielle tant qu'on ne connaîtra pas l'ordonnance des ateliers dans l'ordre combiné, leur magnificence, et les germes de l'émulation qui anime tous leurs groupes. Quant à présent, il est bien indispensable d'employer les verges, les palettes et les supplices pour faire travailler l'enfant, car quel être n'est pas saisi de dégoût en voyant les sales ateliers des civilisés, la grossièreté et le découragement des mercenaires qui les habitent ? Il faut que l'empire de la mode soit bien puissant pour qu'on ait habitué les souverains modernes à visiter ces dégoûtants ateliers. Quelle idée peuvent-ils en rapporter, sinon de l'horreur pour l'industrie et les industriels ?

Au gré des fantaisies, semailles de passions

L'on a vu précédemment qu'il importe d'élever chaque groupe à tel nombre, que son travail n'emploie qu'une ou deux heures aux assemblées. Pour atteindre ce but, il faut que les enfants prennent de bonne heure

un grand nombre de goûts différents. Toute Phalange consacre annuellement une somme quelconque à exciter les goûts des enfants, à leur créer des goûts nouveaux. Cette dépense est considérée comme semaille de passions. Elle est portée sur le compte d'exploitation générale, ainsi que les frais de semaille de grain. Qu'un enfant soit riche ou pauvre, on lui fournit aux frais de la Phalange et pendant certain temps, comme une quinzaine, les mets précieux qu'il demande, après qu'il a manifesté sa passion naissante pour tel ou tel mets. On sait qu'il ne tarde pas long-temps à prendre parti dans le groupe qui soigne ou qui cultive cet objet. Dès-lors il participe à l'esprit de corps qui domine dans ce groupe, et sa passion, qui pouvait être gloutonnerie durant les premiers jours, se trouve modifiée au degré nécessaire par l'influence du corps où il est entré, les enfants ayant la propriété d'épouser très-fortement l'esprit de corps des sociétés qu'ils ont choisies passionnément et où ils sont bien accueillis. Exemple :

La jeune Zoé, âgée de sept à huit ans, et très-pauvre, dîne avec le groupe des jasmins, dont elle est novice, et qui est invité en corps chez Omphale, présidente du groupe. Zoé mange à ce repas des confitures exquises qu'elle ne connaît point, et il lui échappe de dire qu'elle voudrait en manger tous les jours, tant elle les trouve bonnes. Ce mot est recueilli et rapporté aux officières du groupe qui fabrique ces confitures. Elles prennent leurs dispositions pour enrôler la petite Zoé. Elles font déposer dans sa chambre quelques pots de ces confitures qu'elle aime, et un billet lui annonce qu'on renouvellera la provision quand elle sera épuisée. Le lendemain Zoé, toute pauvre qu'elle est, reçoit la visite de deux officières de ce groupe, et une invitation de se rendre à tel repas pour y faire connaissance avec plusieurs dames de ce groupe, dont elle a vanté les productions, et qui

s'intéresse à elle. – Zoé s'y rend. On lui fait quelques présents, on l'invite à venir à l'atelier le jour où l'on s'y assemble. Bientôt Zoé hérite la société de ces dames ; elle sollicite quelques petites fonctions dans leur atelier ; on l'emploie comme aspirante avec d'autres enfants qui s'y trouvent déjà, et peu de temps après, quand elle a acquis de l'aptitude à quelque fonction qu'on lui confie spécialement, elle est reçue novice de ce groupe à la garde montante, et le groupe donne à cette occasion un repas de corps, où les père et mère de Zoé sont invités en félicitation.

Voyez combien le sort d'un enfant pauvre dans l'ordre combiné est préférable au sort d'une personne riche dans l'ordre civilisé. Cette petite Zoé passe ses journées parmi une vingtaine de groupes qu'elle parcourt de deux en deux heures, et qui tous ont employé les séductions les plus délicates pour se faire aimer d'elle et l'enrôler à leur société. Toute jeune et toute pauvre qu'elle est, on la voit, lorsqu'elle entre à la Bourse, abordée et recherchée par les officières du groupe et les messagères des négociations. Elle force d'activité pour assister à toutes les séances des groupes qui la recherchent et la protègent. Au bout de l'année, elle se trouve en bénéfice pour s'être ainsi livrée à toutes ses passions ; car dans chacun des groupes où elle est initiée, on lui alloue pour prix de son travail une part des bénéfices sociétaires. Tant de bonheur provient de ce qu'elle est passionnée, de ce qu'elle a déclaré aimer, le jasmin, les confitures, les broderies, et vingt autres choses.

Mais dans l'ordre civilisé et barbare, que la petite Zoé dise à ses pauvres parents : « J'aime les jasmins, je veux qu'on m'en achète un pot » on lui répondra en lui donnant très-moralement la fessée pour la corriger de ses caprices. Qu'elle dise le lendemain : « J'aime la confiture, je veux qu'on m'en achète à tous mes repas, quoiqu'il en coûte » on lui donnera

une nouvelle fessée, que l'on continuera pendant une huitaine tous les matins, en guise des confitures qu'elle a exigées. Si après cela elle dit : « Je veux un fichu brodé, je ne travaillerai pas que je n'en aie un » – alors ses parents en fureur lui diront : « Malheureuse, tu nous demandes des broderies quand nous n'avons pas de pain ! Tu seras une libertine, tu nous déshonoreras ! » c'est alors que les coups pleuvront sur la pauvre Zoé. Voilà l'éducation civilisée et les moyens qu'elle emploie pour attirer l'enfant au travail. À la vérité les fantaisies des enfants civilisés demeurent pour eux des germes de fainéantise ; mais, dans l'ordre combiné, chaque fantaisie devant entraîner l'enfant dans quelque nouvelle secte, on adoptera la plaisante politique d'exciter les caprices des enfants et d'affecter une somme à cette séduction.

(Parmi les semailles de passions, on s'attachera spécialement à provoquer chez les enfants l'intrigue, qui est compagne de l'émulation. L'on prend à tâche de mettre en jalousie les sexes au-dessous de la puberté, les quadrilles de filles contre les quadrilles de garçons. L'amour n'intervenant pas pour les rapprocher, leur jalousie est un germe d'émulation. Ils intriguent pour s'enlever les travaux. On s'accorde pour leur laisser exclusivement les petits travaux, comme fraisiers et violettes, qui n'exigent pas la main de grandes personnes, et l'on souffle secrètement la jalousie entre les deux sexes.)

L'ordre combiné provoque les passions, parce qu'elles conduisent l'enfant à prendre parti dans les travaux du groupe qui exploite l'objet de ces passions. Dès-lors son travail profite à la Phalange entière, et il est juste qu'elle paie les frais de séduction par lesquels on a attiré l'enfant dans l'atelier. Les civilisés et barbares veulent atteindre le même but avec des coups de fouet et des coups de bâton ; il en résulte que le travail est doublement odieux à l'en-

fant, soit par la contrainte qui l'y force, soit par la monotonie et la pauvreté qui règnent dans les ateliers civilisés.

L'éducation devra donc tendre en tout sens à provoquer les fantaisies de l'enfant, afin qu'il participe à beaucoup de séries, et celui qui aura 30 goûts déclarés et dominants sera donné pour modèle à celui qui n'en aura que 20 ; on se moquera de celui qui n'aura que peu de fantaisie, et qui en prendra rarement de nouvelles.

On peut juger de là combien l'existence des enfants sera délicieuse, et combien le plus pauvre d'entre eux sera plus heureux que n'est aujourd'hui le fils d'un souverain. Je cite pour exemple une journée d'un enfant de 7 à 8 ans, à qui ses parents ne donnent aujourd'hui un morceau de pain noir qu'en l'assaisonnant d'injures.

Une journée de Zoé

On éveille Zoé à 4 heures 1/2 du matin. Elle est libre de ne point se lever, mais elle a des affaires à régler à la Bourse¹ du matin. D'ailleurs elle entend des groupes arrivant dans les cours et revenant pour l'antienne (1^{er} déjeuner). Elle se lève, non pas comme nos enfants, parce qu'il faut se lever, et qu'on l'a ordonné, mais parce que des affaires d'intérêt et d'agrément l'excitent à se lever. Les trois motifs d'intérêt, amusement et appétit sont toujours réunis pour faire lever l'enfant de grand matin.

Zoé, après avoir assisté à la petite Bourse (j'en parlerai plus loin), se rend à 4 heures 3/4 à l'antienne. Elle y trouve les salles garnies de 500 personnes, et

1. Ce mot de Bourse renvoie à la réunion matinale où sont « négociés » les travaux du jour. Un détournement

de sens, habituel à Fourier, de la Bourse financière en Civilisation.

s'attable avec quelques jeunes filles de son âge. Elle change de table deux ou trois fois, car l'antienne est un repas irrégulier où il n'y a pas de compagnies fixes ; chacun voltige de table en tables. Au sortir de l'antienne on descend sur la place de parade. On y exécute l'hymne du matin en grand orchestre, et à la suite il y a parade industrielle. Zoé défile avec un groupe de fraisiers dont elle est bannerette (je décrirai une de ces parades dans les dialogues).

Les groupes se dispersent de tous côtés au sortir de la parade, et Zoé s'achemine avec le sien vers un bois où sont des carreaux de fraisiers. On en cueille jusqu'à 6 heures 1/2, et Zoé revient au palais avec quelques compagnes. Elles vont assister à une séance de la secte des volaillères, dont les divers groupes parcourent et nettoient les étables de leurs volailles respectives.

Ces travaux sont animés, l'enthousiasme y préside. En arrivant dans la basse-cour, on voit les drapeaux de chaque groupe plantés au-devant des étables. La bannière de la secte est au centre de la cour, sur un autel où l'on voit le buste des patrons et patronnes, car chaque secte choisit ses patrons et patronnes parmi les défunts qui l'ont illustrée. Les sectaires arrivent successivement de divers groupes qu'ils avaient suivis au sortir de la parade. La plupart de ces volaillères sont des enfants qui arrivent en poussant des cris, et vont verser une cuillerée d'encens dans la cassolette placée au devant des bustes des patrons. De là ils vont, pleins d'ardeur, dans leurs étables, où ils travaillent comme des maniaques jusqu'à l'heure du déjeuner.

À huit heures on lève la séance ; on s'achemine vers les salles de déjeuner, et Zoé se met à table avec un groupe de petites figurantes de son âge qui s'assemblent pour répéter un pas d'enfants dans un ballet. Au sortir de la table, elles se rendent à la répétition,

qui dure jusqu'à 10 heures... [Le reste de la page est en blanc.]

Libérer l'enfant de la crainte

[Note A. – Des terreurs religieuses inspirées à l'enfance]¹

L'éducation civilisée est remplie de préceptes saugrenus pour lesquels on devrait donner les étrivières aux pédants et non aux enfants. Je m'en rapporte à tout homme sensé : quelle impertinence d'aller, dans un catéchisme, entretenir les enfants d'adultère, de fornication, de sodomie ? Les plus curieux des enfants ne manquent pas de prendre des informations sur ces mystiques énigmes, et malheureusement ils rencontrent des gens qui ont la sottise de leur en donner de trop exactes.

En outre, on menace les enfants de brûler éternellement, s'ils déguisent quelque péché. On leur fait croire que le plus juste pêche sept fois par jour ; on les désoriente à force de terreurs. J'étais, à l'âge de sept ans, bien terrifié par la crainte de ces chaudières bouillantes. On me promenait de sermon en sermon, de neuvaine en neuvaine ; tant enfin, qu'épouvanté par les menaces des prédicateurs et les rêves de chaudières bouillantes qui m'assiégeaient toutes les nuits, je résolus de me confesser d'une foule de péchés auxquels je ne comprenais rien et que je craignais d'avoir commis sans le savoir. Je pensai qu'il valait bien mieux en confesser quelques-uns de trop que d'en omettre aucun. Là-dessus je classai en litanie tous

1. Nous insérons ici, à la fin de ce chapitre introductif, un document placé dans les *Manuscrits* publiés en 1852, chap. v, p. 78 : « L'auteur au

confessionnal ». Il se trouve, sous forme de « Note » au début du cahier 55 (rosat), cote 9 correspondant à la cote actuelle 10 AS 7, dossier 6.

ces péchés incompréhensibles pour moi, comme la fornication, et je m'en allai les débiter à l'abbé Cornier, vicaire de l'église des Annonciades. Je récitai d'abord les menus péchés de compte-courant, comme d'avoir manqué à ma prière ; ensuite j'abordai la liste énigmatique pour moi, et m'accusai d'avoir fait de la luxure (j'avais sept ans). « Vous ne savez ce que vous dites » me répond le vicaire. Je m'arrête un peu interdit. « Allons, achevez, voyons. » Je continue et je m'accuse d'avoir fait de la simonie. « Ah ! de la simonie ! Allez, vous dites des bêtises. » Moi, fort embarrassé, je tâche de jeter la faute sur autrui, et je réponds : On m'a dit chez nous de me confesser de ça. Nouvelle semonce du pieux vicaire. « Vous êtes un petit menteur, on ne vous a pas dit ça ! » Je terminai là ma savante confession, et le vicaire, ce me semble, eut grand tort de se fâcher ; il n'y avait que de quoi rire. Un enfant de sept ans qui s'accuse de simonie ! S'il m'eût laissé aller jusqu'au bout, je lui aurais débité toutes sortes de crimes : fornication, adultère, sodomie et tout ce que j'avais trouvé d'incompréhensible dans le catéchisme. J'étais résolu à m'accuser de tout plutôt que d'omettre quelque péché qui pût me faire plonger dans la géhenne.